

dre incendie et rentra en maugréant contre le « farceur », qu'il connaissait de vue. Mais il comprit tout en entrant chez lui : sa montre — un superbe chronomètre d'une valeur de 800 francs — ainsi que deux chaînes d'or et un porto-monnaie, déposés sur la cheminée, avaient disparu !

Grâce aux indications que la victime de ce vol a pu donner au commissariat du quartier, le voleur est connu et tout porte à croire qu'il ne tardera pas à être arrêté.

M. l'abbé de Broglie a commencé hier la série de ses conférences sur les théories nouvelles relatives au passé et à l'avenir de la morale. Il a exposé, dans cette première conférence, la théorie de la morale évolutionniste.

Dans ses prochaines conférences, M. l'abbé de Broglie exposera et critiquera les preuves que les évolutionnistes prétendent apporter à l'appui de leur système.

A LA MORGUE

On a repêché, hier matin, dans le canal de l'Ourocq, à la hauteur des abattoirs, le cadavre d'une femme paraissant âgée de vingt-cinq ans et qui a dû séjourner trois semaines sous l'eau.

Cette femme, qui était vêtue avec recherche, portait à la main gauche une alliance, la tête et le corps présentent plusieurs blessures sur la nature desquelles il est impossible de se prononcer avant l'autopsie, qui sera faite à la Morgue, où, sur l'ordre du commissaire de police, le cadavre a été transporté.

On n'a trouvé, dans les vêtements de cette malheureuse, aucun papier pouvant établir son identité.

L'autopsie du cadavre affreusement mutilé que nous avons dit hier avoir été retiré de la Seine, à Asnières, a été faite par M. le docteur Descouts.

Le médecin légiste a déclaré qu'il y avait eu suicide et non crime, comme on l'avait tout d'abord pensé ; les mutilations proviennent de l'hélicité d'un bateau.

Le cadavre a été reconnu par M. Uhl, demeurant 105, rue Lecourbe, comme étant celui de son neveu, âgé de dix-neuf ans, disparu depuis le mois de décembre et qui avait, à plusieurs reprises, manifesté l'intention de se suicider.

EXPULSION D'ALLEMANDS

M. Waldeck-Rousseau, ministre de l'intérieur, a pris hier matin un arrêté portant expulsion d'une vingtaine d'Allemands, résidant à Paris, anarchistes bien connus, qui étaient en relations suivies avec les anarchistes français, et qui paraissaient dans toutes leurs réunions et dans toutes les manifestations qui avaient lieu sur la voie publique.

Tous vont être reconduits à la frontière.

ARRESTATION D'UN ESCROC

Nous avons annoncé dernièrement que deux chevaliers d'industrie, nommés Lemaitre et Charpignon, directeurs d'une agence dite : « Caisse intermédiaire de Crédit », avaient été, à la suite de nombreuses plaintes adressées au parquet, mis en état d'arrestation.

Un de leurs complices, Emile Roux, qui s'était réfugié à Bois-Colombes, pour échapper aux recherches de la justice, a été arrêté hier par M. Clément, commissaire de police aux délégations judiciaires.

Roux a été envoyé au Dépôt.

WILL-FURET

LE CONSEIL DU JOUR

Défiiez-vous des poudres mirifiques que débitent certains industriels et qui réargentent instantanément les couverts.

Ces poudres contiennent du cyanure de mercure qui, en premier lieu, est un poison terrible et qui d'autre part, rend les couverts cassants.

Marc de ROSSIENY.

GRAND-HOTEL

Quarante-sixième diner-concert, dimanche 8 mars 1885, sous la direction de M. Eusèbe Lucas, ex-chef de l'orchestre de Monte-Carlo.

PREMIÈRE PARTIE

1. Marche hongroise (Kowalski).
2. Le Maçon, ouverture (Auber).
3. La Goutte d'eau, valse (Gungl).
4. Polka Grand-Hôtel (Eusèbe Lucas).

DEUXIÈME PARTIE

1. Cavalerie légère, ouverture (Suppé).
2. Sérénade pour flûte et cor, MM. Roux et Willmann (Titi).
3. Romance de Martha (Flotow).
4. Finale (Fährbach).

Les obsèques de M. l'abbé Dumais, curé de Notre-Dame-de-Lorette, auront lieu en son église paroissiale, le lundi 9 courant, à dix heures très précises.

La famille prie les personnes qui n'auraient pas reçu de lettre de considérer le présent avis comme une invitation.

MUSIQUE

THÉÂTRE ROYAL DE LA MONNAIE DE BRUXELLES. — Les *Maitres-Chanteurs de Nuremberg*, comédie musicale, en trois actes et quatre tableaux, poème et musique de Richard Wagner, version française de M. Victor Wilder.

Chaque année, le théâtre royal de la Monnaie nous convie à quelque nouveauté d'importance, et, cette fois, deux hommes de grand goût et d'initiative qui s'appellent à se retirer après une période de direction vraiment brillante, ont résolu, pour leur dernier coup d'éclat, de nous faire entendre un des plus éclatants ouvrages de Wagner. Que MM. Stoumon et Calabresi soient, tout d'abord, remerciés !

Donner sur une scène française — ou, tout au moins, sur une scène de langue française — une des œuvres les plus hardies et les plus originales du hardi novateur ; la monter avec un soin jaloux des moindres détails de la mise en scène et de l'interprétation vivante ; commencer à mettre les chanteurs français, enclins à parader dans le style italien, aux prises avec la musique d'action ; obliger les chœurs à prendre part à la comédie, à y jouer franchement un rôle : ce n'est pas seulement plaire aux connaisseurs désintéressés, c'est aussi hâter l'avènement d'un art de sincérité, de liberté, d'émotion et de logique.

Tout le monde sait aussi bien que moi qu'il n'est pas question d'engager nos compositeurs à imiter Richard Wagner. On leur demande simplement d'accepter la loi théâtrale dès la qu'ils travaillent en vue du théâtre ; de renoncer aux coupes de morceaux, artificielles et bornées pour le concert, de suivre le drama pas à pas, sans faiblesse, et de se rapprocher de la vie autant qu'il sera en eux. Dans cette essentielle réforme, les poètes ont fort à faire. C'est de leur art que tout doit partir. Aussi, faut-il conseiller à tous les écrivains qui méditent des drames lyriques, aussi bien qu'à tous les musiciens, de ne pas hésiter à venir en ce

moment à Bruxelles. Les *Maitres-Chanteurs* sont, assurément, une œuvre éblouissante et, par-dessus tout, de puissante suggestion. J'avoue que je n'étais pas sans appréhensions, de diverse nature. Pour la première fois, une des créations de la seconde manière de Wagner était traduite en français et représentée par des chanteurs français ; quelle physionomie prendrait la pièce, et comment nos chanteurs s'accommoderaient-ils de cette musique où tout est mélodie expressive, où rien n'est romance, narration ou phrase à retour, et qui exige de l'interprète une simplicité absolue et l'oubli de notre virtuosité d'école ? A l'endroit de la traduction, les résultats obtenus par M. Wilder m'ont émerveillé. Sa version française est claire, aisée, ingénieuse, exactement prosodique. Le tour de force est prodigieux et — chose surprenante ! — on ne sent pas l'effort. C'est à M. Wilder, en somme, que l'on est redevable de la possibilité de cet essai d'acclimatation d'un parfait chef-d'œuvre.

En ce qui touche les artistes, je n'oserais affirmer qu'ils sont arrivés d'emblée à s'assimiler le principe de la déclamation wagnérienne ; mais, en tout cas, ils y ont tâché avec honneur. Pour une première tentative, je n'espérais pas autant de franchise et d'homogénéité. On reconnaît là tout ensemble le zèle, le talent et l'autorité du chef d'orchestre, qui a présidé aux répétitions de l'œuvre : j'ai nommé M. Joseph Dupont.

Maintenant, je vais essayer de tracer un tableau sommaire, mais quelque peu vivant, de cette comédie lyrique accueillie avec transport. D'abord, rayons de nos papiers que cette pièce singulière des *Maitres-Chanteurs* ressemble à aucune autre. Elle est une création à part, non moins inattendue que *Tristan et Iseult*, mais plus familière, à la fois joyeuse et tendre, rabelaisienne par l'expansion comique, shakespearienne par la chaleur du sentiment et le charme fantasque. Cela tient — si l'on doit user des mots connus — de l'opéra-comique et du grand opéra, de la grande farce satirique et du drame sentimental, et cela ne procède de rien.

D'une scène à l'autre, tout y change et tout s'y confond. Tantôt l'on soupire, tantôt l'on sourit, tantôt l'on rit à pleine gorge. En outre, point de héros de légende ou d'épopée : la fiction se déroule, au XVI^e siècle, entre bons bourgeois de Nuremberg, et il n'est question que des amours du chevalier Walter de Stolzing et de la fille d'un orfèvre. Qu'importe, du reste, si ce cadre étroit suffit à l'évocation pour concentrer tout un monde de sensations, de passions et d'idées ?

L'orchestre entame *ex abrupto* l'ouverture par un motif de marche solennelle, franc, noble, incisif, au contour tout classique, auquel vient s'enlacer ensuite un chant plus libre et plus intime. C'est l'art spontané surgissant auprès de l'art traditionnel et le renouvelant. Désunis, ils tombent fatalement, celui-ci dans la routine et celui-là dans l'excentricité. Ainsi est exposée symphoniquement la portée du drame. Des fanfares populaires, interjetées ça et là, s'enflent et ajoutent leur gai tumulte à la péroration. Le morceau entrecroise avec ampleur ses thèmes essentiels, nourris des sonorités les plus riches, et se coupe d'intermèdes capricieux, tout en sonneries claires, quasi-railleuses. Pareil aux anciens lapidaires nurembourgeois, si merveilleux à ciseler l'or pur, Richard Wagner a découpé ses harmonies en subtils arabesques et traité sa partition comme une joaillerie.

La toile se lève. C'est la veille de la Saint-Jean, la fête des maîtres-chanteurs, la fête des fiancés, la fête de prédilection du peuple de Nuremberg. Fleurs et rubans vont s'échanger entre garçons et jouvencelles. L'église où nous voilà, c'est Sainte-Catherine. On achève, en ce moment, avec accompagnement d'orgue, le grand choral à quatre voix de la fin des vêpres. Mais que fait ici le chevalier Walter, sous le porche aux murailles grises, plaquées de blasons en relief vivement enluminés. Hier, on l'a conduit chez l'orfèvre Pogner, et il s'est épris d'Eva, la fille du batteur d'or : c'est elle qu'il guette au passage pour lui déclarer qu'il l'aime. Est-elle fiancée ? — Fiancée, non ! elle ne l'est pas ; mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui méritera, aujourd'hui même, le suffrage des maîtres-chanteurs.

Qu'à cela ne tienne ! Walter se présentera au concours. Et béni soit l'amour qui, de tout temps, fit des miracles.

Justement, on apporte les bancs des maîtres. Les apprentis, suivant l'usage, disposent l'estrade du marqueur de fautes et le siège des concurrents. Ils causent, ils s'égayent, les jeunes écerclés. On n'entend plus que des éclats de rire de petites flûtes, des babillages de violons, des espiègleries de cors, des frassques de hautbois, des joyusetés de contrebasses. Walter voudrait bien apprendre les règles du chant magistral. Comme si les « tabulatures » se pouvaient retenir d'un seul coup !

Il n'importe ! Le sort en est jeté. Le chevalier se présente pour concourir. De quelle école vient le postulant ? Qui est-il ? Où a-t-il appris les « tabulatures » ? Walter répond très mélodieusement qu'il sait ce que lui ont appris les feuillées, les oiseaux, les torrents, les saisons. Cela ne suffit point. Un des pontifes de la routine, Beckmesser, le greffier marquant des fautes, flairer un rival dans ce nouveau venu et lui soulève des difficultés sans nombre. Lui aussi aspire à la main de la belle Eva. Il est laid, glabre, joufflu, rouge, bedonnant, grotesque, pataud, dénué de tout mérite. Toutes les fois qu'il ouvre la bouche, au nom de la dignité de l'art, l'orchestre malicieux laisse échapper quelque drôle-rie.

Mais le respecté Hans Sachs, le cordonnier-poète, prend parti pour Walter, qui, debout, dans son riche pourpoint, et le collier d'or sur la poitrine, au milieu de ces vieillards bourgeois aux tuniques noires, produit l'effet d'une radieuse apparition. D'une voix assurée, le jeune homme improvise une ode sublime à la louange du Printemps. C'est en vain : il est condamné d'avance, malgré l'observation de Sachs que *ce chant est sans règles, mais non déréglé*. Les apprentis se gaussent du présomptueux, et Sachs, profondément troublé de ce qu'il vient d'entendre, hoche la tête, tandis que, lentement, la toile s'abaisse, et qu'un basson presque ironique esquisse le motif de la marche des maîtres.

Un trille étincelant sert de début au

prélude du second acte. Les flûtes perçantes égrenent follement, au-dessus des mélodies de l'orchestre, leurs notes dégagées. C'est le délire du plaisir qui s'empare du peuple aux apprêts des réjouissances. La nuit rêveuse descend sur l'antique ville de Nuremberg. A droite, nous apercevons l'échoppe du cordonnier Hans Sachs, surmontée de son enseigne, toute brodée de guirlandes de lilas et de surau en fleurs ; l'imposante maison de Pogner s'élève juste en face et le regard plonge sur la rue tournoyante, déjà enténébrée. Les jeunes gens s'amuse sur un pétillant scherzo. Sachs, très méditatif, vient s'asseoir à son ouvrage ; mais le chant de Walter l'a subjugué et il rêve d'un art nouveau bien près de naître.

Ici l'orchestre va redisant les thèmes que l'on connaît et nuance de ressource nirs les chansons capricieuses dont le cordonnier se distrait. Voici que la charmante Eva se glisse vers lui, l'adorable rouée, sous je ne sais quel prétexte, mais, en réalité, pour l'interroger touchant celui qu'elle aime. On ne peut imaginer un plus poétique dialogue, plus naturel d'accent et soutenu par une instrumentation plus pénétrante et plus nocturne. C'est de la musique divinement mystérieuse et, pour ainsi dire, émue du frisson des étoiles.

Mais soudain Walter paraît. Les cors, les altos, les violoncelles exhalent des soupirs d'indicible passion. Je passe, néanmoins, faute d'espace, sur cette délicieuse scène d'amour, pour arriver à la scène vraiment inoubliable de la sérénade de Beckmesser.

A petits pas, le greffier s'avance, son luth sous le bras, grisé d'un sot espoir. Ne va-t-il pas, le plaisant maître, régaler d'une sérénade la fille de Pogner ? Pour le coup, Sachs se promet de se divertir aux dépens du drôle. Beckmesser accorde son luth, qui rend des sons miraculeusement faux et bizarres, et se met à croasser une rapsodie saugrenue. Là-dessus, le cordonnier entonne une ariette de sa façon, tout en battant d'un maillet enragé une semelle neuve. Le greffier s'obstine et crie à tue-tête ; la cacophonie est d'une fantaisie sans borne ; la rue entière s'est éveillée en sursaut.

Que signifie ce hurvari ? Holà ! qui veut-on écorcher ? La ville est-elle au pouvoir des infidèles ? A la garde ! au secours ! Holà ! Les habitants sont tous aux fenêtres, coiffés de bonnets de nuit, exaspérés, horripilés. En un clin d'œil, la place s'encombre de bourgeois, d'ouvriers, de femmes. Le thème de la sérénade grotesque sonne de tous côtés. Les violons le scandent, les cuivres le brailent, les voix le reprennent ; il va, il vient, il monte, il s'échauffe, de même que les gourdins sur les épaules du greffier. Vous ne pouvez imaginer le mouvement bouffon de cette satanique fugue.

On ne sait, d'ailleurs, ce qu'il adviendrait de l'homme à la sérénade, par cette obscurité opaque, sans l'intervention du veilleur de nuit. Mais, à l'improviste, retentit le cornet à bouquin de l'honnête gardien de la paix publique. Il a cru entendre du bruit, il se hâte avec lenteur, et, naturellement, il ne trouve plus personne. « Dormez tranquilles, habitants de Nuremberg ! » La lune monte au ciel éclairci, et l'orchestre, assoupi tout à coup, susurre des notes vagues et moelleuses.

Sur ces entrefaites, le jour est venu. Hans Sachs, dans son logis, s'abîme en sa rêverie profonde. Beckmesser, moulu des coups de trique de la nuit, vient le consulter et lui vole des vers. Les deux amants aussi accourent, cherchant de l'espoir pour leur amour. Ecoutez le mélodieux quintette, le morceau de pure extase, où dominent leurs voix caressantes et chaudes. Il est impossible que Walter n'ai pas sa revanche aujourd'hui.

Le décor change : nous assistons, au bord de la Segnitz, à la fête populaire. Tout le peuple est présent qui grouille, et qui crie, et qui chante, et qui danse. Point de contrainte ! C'est la fête des chanteurs et la journée des fiancées. A l'appel strident des violons commence la valse ; elle se berce aux langueurs des violoncelles ; elle s'égaye aux tintements du *glockenspiel*. O belle franchise de la multitude ! ce n'est pas ici un ballet : c'est la vraie danse de la foule.

Honneur aux maîtres ! Voici qu'ils viennent, par petits groupes irréguliers. Le peuple entonne, tout d'une voix, à la gloire de Sachs, son cantique fameux du *Rossignol de Wittenberg*. Qu'ajouterai-je ? Le concours est ouvert : le ridicule Beckmesser est convaincu de plagiat ; Walter triomphe et Sachs, ayant préparé sa victoire, l'unit à la fille de Pogner.

Voilà, tout autant que je le puis exposer dans un journal qui n'est point la *Revue wagnérienne*, ce qu'on entend et ce qu'on voit dans les *Maitres-chanteurs*. Je n'affirme pas que le système de la mélodie continue n'ait déconcerté personne ; on ne se détache pas du jour au lendemain de toutes les traditions, même des plus détestables. Mais le charme de cette partition est incroyable, et la vie joyeuse et tendre en est d'une incroyable intensité.

En somme, cette représentation a marqué un grand pas fait en avant. L'heure de Wagner est proche en France, et nous nous en réjouissons ; car, partout où Wagner pénètre, les compositeurs ne peuvent plus procéder par à peu près. Je n'ai à reprocher aux artistes du théâtre royal de la Monnaie qu'une certaine tendance à l'emphase mais on sent qu'ils la combattent tous et qu'ils la surmonteront. Hans Sachs a pour interprète M. Séguin, à qui je voudrais, par moments, une bonhomie plus franche. Le ténor Jourdain s'est fait souvent applaudir dans le rôle de Walter, où il ne laisse à désirer qu'un peu plus d'abandon. Il faut louer Mme Caron, en qui se personnifie la fille de Pogner, et qui a certainement, une grâce particulière dans ses gestes allongés.

M. Soulaacroix déploie de l'esprit et de la fantaisie dans le rôle de Beckmesser, qu'il lui arrive, par instants, de pousser un peu trop à la charge. M. Delaquerrière remplit, enfin, très agréablement le rôle secondaire de l'apprenti David. La partie chorale, si importante dans les *Maitres-Chanteurs*, méritera des félicitations au chef des chœurs. On peut dire aussi que la mise en scène est assez grouillante. Je ne parle pas de l'orchestre : il a donné très vaillamment, sous la conduite de M. Dupont. Au total, je me suis rappelé un mot de Richard Wagner, prononcé devant moi : « Je ne suis pas inquiet avec les Français. Ils finiront par m'interpréter mieux que les Allemands. »

FOURCAUD